

Reconnaître le Ressuscité à travers l'écoute *

Gérard SIEGWALT

Je voudrais commencer par quelques remarques introductives sur le thème général de ces études. *Reconnaître le Ressuscité*. Nous entamons ce thème pendant la semaine sainte. Aujourd'hui, le jeudi saint. N'y a-t-il pas là un déphasage par rapport à Pâques ? Certes, d'une certaine manière, mais nous lirons dans un instant, dans l'évangile des disciples d'Emmaüs, le reproche que le Ressuscité a fait le jour de Pâques aux deux pèlerins d'Emmaüs, de n'avoir pas compris depuis toujours que la mort de Jésus allait vers sa résurrection. Qu'est-ce en particulier que l'institution de la sainte Cène le jeudi saint – et nous vivrons cette institution ce soir – qu'est-elle si ce n'est une dernière et ultime annonce de la mort et de la résurrection de Jésus ? De sa mort, mais aussi de sa résurrection. Jésus promet sa présence aux siens : « faites ceci en mémoire de moi ». Cela signifie : là où vous rompez le pain en mon nom, avec l'action de grâces, et où vous partagez la coupe en mon nom, avec l'action de grâces, là, je suis présent au milieu de vous, réellement, avec mon corps, avec mon sang, avec toute ma personne, avec ma vie. Pour votre vie, pour que vous ayez la vie. Pour votre salut, pour que vous soyez délivrés, sauvés, pour que vous ayez part au Royaume. Nous le redirons toujours à nouveau ces jours-ci : c'est un seul mystère, celui de la mort et de la résurrection. Un seul mystère, celui du vendredi saint et de Pâques.

Deuxième remarque introductive. *Reconnaître le Ressuscité*. Si nous formulons ce titre par le substantif, *la reconnaissance du Ressuscité*, la question vient : qui est le sujet de cette reconnaissance ? Et cette question se pose aussi à propos des paroles d'institution : « faites ceci en mémoire de moi ». Qui est le sujet de ce « faire mémoire » ? La traduction littérale c'est : « faites ceci en mienne mémoire ». Et nous pouvons interpréter cet appel dans les deux sens. Jésus est le sujet de ce « faire mémoire ». « Faites ceci en mémoire de moi » signifie alors : faites ceci et demandez que moi, je fasse mémoire de moi, de mon don, de moi-même sur la croix. Que j'en fasse mémoire devant mon Père. Et c'est dans ce sens que l'on peut comprendre l'affirmation de l'épître aux Hébreux, au chapitre 7 : « il est toujours vivant, dit l'auteur de l'épître aux Hébreux, il, le Christ, est toujours vivant, lui qui est à la droite de Dieu pour intercéder pour nous ». Nous faisons appel à Jésus pour que lui, à la droite de Dieu, intercède pour nous, fasse mémoire de son don pour nous et pour tous les humains, tel que ce don a abouti sur la croix. Mais, deuxièmement, le sujet de ce « faire mémoire », cela peut aussi être nous. C'est nous qui faisons mémoire de lui, pas seulement mentalement, dans le sens d'un souvenir, mais réellement, dans le sens de nous ouvrir à sa présence. Là où nous faisons mémoire de lui qui est vivant, il est présent. « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Faire mémoire, cela signifie : actualiser, rendre présent et lorsque nous appelons le Christ, il est présent. Les deux sens, le sens selon lequel Jésus lui-même est le sujet du « faire mémoire » et le sens selon lequel nous sommes le sujet de ce « faire mémoire », les deux sens sont imbriqués l'un dans l'autre. Il fait mémoire de nous lorsque nous faisons mémoire de lui. Il y a une rencontre de ces deux « faire mémoire ».

Troisième remarque introductive. *Reconnaître le Ressuscité*. Quel est le sens de ce verbe : *reconnaître* ? Le dictionnaire nous apprend trois ou quatre sens. Premièrement, reconnaître signifie : *identifier*. Je reconnais quelqu'un, je l'identifie, je le nomme par son nom. Et nous le nommons lui, le Crucifié ressuscité dans la prière, dans la liturgie, dans la méditation, et il est essentiel de nommer son nom pour qu'il prenne consistance et devienne réel pour nous. Quand nous prononçons le nom de Dieu, Dieu est là dans sa réalité. Dieu est dans son nom. Il y a une formidable force dans le nom de Jésus. Reconnaître signifie deuxièmement : *avouer, confesser*. Reconnaître sa faute, c'est ce que nous

* Ce texte est établi à partir de l'enregistrement d'une cassette audio. Le style oral a été conservé.

avons fait hier soir dans cette célébration du grand relèvement par le pardon. Je *me* reconnais, je *me* reconnais devant Dieu tel que je suis et je ne peux *le* reconnaître lui qu'en *me* reconnaissant, qu'en *m'*avouant moi-même devant lui. C'est ce qu'exprime ce magnifique psaume pénitentiel, le psaume 32 : « heureux qui est absout de son péché, acquitté de sa faute. Heureux l'homme à qui le Seigneur n'impute aucun tord et dont l'esprit est sans fraude. Je me taisais – c'est-à-dire, je n'avouais pas – et mes os se consumaient à rugir tout le jour. La nuit, le jour, ta main pesait sur moi – parce que je me taisais –. Mon cœur était changé en un chaume au plein feu de l'été. Alors, ma faute, je te l'ai fait connaître – je l'ai avouée –. Je n'ai point caché mon tord. J'ai dit : j'irai au Seigneur confesser mon péché. Et toi, tu as absous mon tord. Pardonné ma faute. » Le reconnaître, lui, en *me* reconnaissant moi. Le reconnaître comme celui qui me sauve, moi, dans mon péché. Dans ma perte. Reconnaître a un troisième sens : *explorer*. Reconnaître une région, un pays. Chercher à connaître et chercher à connaître précisément en nommant, en *le* nommant et en *me* nommant. Là, nous explorons l'espace de notre rencontre. L'espace de cette rencontre qui nous met debout, dans laquelle nous advenons à notre véritable humanité. Et quatrième enfin, reconnaître surtout, lorsque nous employons le mot dans sa forme substantive, la reconnaissance, signifie *l'action de grâces*. Être reconnaissant. Reconnaître dans l'action de grâces que nous sommes redevables envers lui, de la vie, du salut, de l'espérance.

Nous entrons maintenant dans le premier texte que nous allons méditer aujourd'hui. Comme les deux autres que nous lirons demain et après-demain, ce sont des textes de Pâques. Nous ne pourrions pas faire droit à chacun de ces textes dans toute la richesse de son contenu. Nous nous concentrerons pour chacun d'eux à ce qui leur est commun et qui justifie le rapprochement que nous faisons entre eux. Il s'agit dans ces trois textes, d'apparitions du Ressuscité. Pâques, la résurrection du Christ, s'atteste non pas tant par le tombeau vide du matin de Pâques, le tombeau vide est un signe pour ainsi dire négatif, un signe en creux, une béance, qui renvoie à autre chose. Nous croyons non pas à cause de ce signe en creux, mais par ce à quoi il renvoie, et il renvoie aux apparitions même du Ressuscité. Les évangiles relatent plusieurs de ces apparitions. Des apparitions directes, à Marie de Magdala, le matin de Pâques. Aux disciples réunis, le soir de Pâques. À Paul sur le chemin de Damas. Ce sont là des apparitions directes. Les trois récits qui nous sont proposés pour ces trois jours à venir sont des apparitions indirectes. L'apparition du Christ se fait ici à travers une médiation. C'est cette médiation par quelque chose qui est perçu comme un signe, qui conduit à la manifestation directe du Ressuscité, ou du moins à la reconnaissance du Ressuscité. Nous pouvons donc intituler les trois passages, selon leur thème commun ainsi : reconnaître le Ressuscité, la reconnaissance du Ressuscité. Et nous pouvons préciser la médiation, pour le passage que nous allons lire maintenant en disant : reconnaître le Ressuscité à travers l'écoute.

Il s'agit de l'évangile que l'on lit habituellement le lundi de Pâques, qui se trouve chez Saint Luc, au chapitre 24, à partir du verset 13 jusqu'au verset 35. Le récit se situe dans l'après-midi, vers le soir, du jour de Pâques. « Et voici que ce même jour, deux d'entre eux faisaient route vers un village du nom d'Emmaüs, à soixante stades de Jérusalem et ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé. Or, tandis qu'ils devisaient et discutaient ensemble, Jésus en personne s'approcha et fit route avec eux, mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. Il leur dit : quels sont donc ces propos que vous échangez en marchant ? Et ils s'arrêtèrent, le visage morne. L'un dit, nommé Cléophas, lui répondit : tu es bien le seul habitant de Jérusalem à ignorer ce qui s'y est passé ces jours-ci. Quoi donc, leur dit-il ? Ils lui répondirent : ce qui est advenu à Jésus le Nazaréen, qui s'était montré un prophète puissant en œuvre et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Comment nos grands-prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Nous espérions nous, que c'était lui qui délivrerait Israël, mais avec tout cela voilà deux jours que ces choses se sont passées. Quelques femmes qui sont des nôtres nous ont, il est vrai, bouleversés. S'étant rendues de grand matin au tombeau et n'y ayant pas trouvé son corps, elles sont revenues nous dire que des anges même leur étaient apparus qui le déclarent vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés au tombeau et ont trouvé les choses comme les femmes avaient dit, mais lui, ils ne l'ont pas vu. Alors il leur dit : esprits sans intelligence, lents à croire tout ce qu'ont annoncé les prophètes. Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? Et commençant par Moïse, et parcourant tous les prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait. Quand ils furent près du village où ils se rendaient, il fit semblant d'aller plus loin mais ils le pressèrent en disant : reste avec nous car le soir tombe, le jour déjà touche à son terme. Il entra donc pour rester avec eux. Or, une fois à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, puis le rompit et le leur donna. Leurs yeux

s'ouvrirent et ils le reconnurent, mais il avait disparu de devant eux. Et ils se dirent l'un à l'autre : notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous quand il nous parlait en chemin et qu'il nous expliquait les Écritures. Sur l'heure, ils partirent et revinrent à Jérusalem. Ils y trouvèrent réunis les onze et leurs compagnons, qui leur dirent : c'est bien vrai, le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Simon. Et eux de raconter ce qui s'était passé en chemin et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. »

Je relèverai plusieurs aspects dans ce récit. Il y a d'abord la situation de détresse des deux disciples. Il y avait une fracture dans leurs vies, une brisure. La brisure avec Jésus en qui ils avaient mis leur foi. De par la mort de Jésus, cette foi est par terre. Nous pouvons ici réfléchir, en ayant présent la suite du récit, si notre foi même ne doit pas toujours à nouveau mourir pour ressusciter. Souvenons-nous de cette affirmation de Saint Paul, dans 1 Corinthiens 13, dans l'hymne à l'amour, où Paul dit : quand j'étais enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. J'avais les représentations de l'enfant. Quand je suis devenu adulte, j'ai laissé tomber ce qui était de l'enfant. On ne passe pas des représentations, aussi des représentations religieuses, que l'on a comme enfant à l'âge adulte sans que ces représentations ne doivent mourir. À un certain moment, ces représentations ne peuvent plus constituer la maison du Dieu vivant. Elles éclatent et la vie est ailleurs. Il faut alors accepter de se mouvoir pour suivre la trace du Vivant, là où il se trouve. La foi, avant d'être résurrection, avant d'être émerveillement, l'émerveillement du matin de Pâques, est mort, est impasse, impasse endurée comme les disciples d'Emmaüs endurent l'impasse.

Ensuite, il faut relever que, dans un tel cas, là où nous sommes dans l'impasse, dans l'impasse de la foi, comme les disciples ici, le risque est grand de refouler, de ne pas dire la déception, la détresse. De se recroqueviller sur soi-même. Nous avons été déçus peut-être par l'Église, par des chrétiens, par un prêtre, par un pasteur, par un proche, par le monde. Déçus par un échec, une épreuve. Déçus par nous-mêmes. La déception la plus forte, c'est toujours la déception par nous-mêmes. Alors, nous quittons l'Église et la foi sur la pointe des pieds, sans protester, sans parler. Dans les familles, dans les couples, entre enfants et parents, dans les relations entre voisins, des tensions, des conflits larvés, au lieu d'être nommés, au lieu de conduire à une parole qui, évidemment, pour être constructive, doit être purifiée, doit être décantée, doit être réfléchie, des conflits mènent à des silences qui sont caractérisés, non pas par l'attente d'une parole constructive, mais par le refoulement de la parole, par le non-dit. Beaucoup de relations interhumaines sont malades du fait de ces non-dits. Et quelquefois, nous justifions même ces non-dits en évoquant telle parole de Jésus qui semble, précisément, nous demander de faire cela. Par exemple, dans le Sermon sur la montagne, cette parole : vous avez appris qu'il a été dit, œil pour œil, dent pour dent. Ici, on répond à l'agression, à la déception, et bien dit Jésus, je vous le dis de ne pas tenir tête aux méchants. Au contraire, quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tend lui aussi l'autre. Et nous pensons, et c'est ainsi que souvent nous comprenons cette parole, que nous devons encaisser et que la parole doit ici être étouffée. Or, Jésus lui-même, et nous entendrons la passion selon Saint Jean demain après-midi, montre comment il interprète pour lui cette parole. Lorsque devant le Sanhédrin, un garde lui donne un soufflet, le gifle, Jésus dit : si j'ai mal parlé, montre où est le mal, mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? Jésus est giflé, mais il adresse une parole à celui qui le gifle. La parole crée une relation. Par cette parole, il responsabilise l'autre. Il ne répond pas de la même manière, mais il répond par la parole pour que l'autre puisse, lui aussi, être appelé à la vie à travers son forfait.

Sur la croix, Jésus dit : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Il ne garde pas pour lui-même sa détresse. Il ne refoule pas. Pas plus que Job n'a refoulé. Le passage à la parole permet le passage de la mort à la vie, à la résurrection. Dans ce psaume 22 que Jésus prie sur la croix : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », c'est bien là le but du psaume. Il conduit à l'affirmation de la force de vie de Dieu dans la détresse de l'homme. Ce qui est mortifère lorsque cela n'est pas dit, devient ferment de vie par la parole prononcée. Les disciples d'Emmaüs, ici, parlent.

Allons un pas plus loin. Il y a une condition à la parole. Cette condition, c'est l'écoute. Le fait d'être écouté. Il y a des paroles qui se perdent quand il n'y a pas d'écoute. On peut parler à quelqu'un sans qu'il écoute vraiment. Il arrive même qu'on parle à quelqu'un sans qu'on désire être écouté. On peut se complaire dans sa misère et ne pas du tout souhaiter en sortir. Les deux pèlerins du soir de Pâques parlaient entre eux, mais il n'y a eu écoute que lorsque l'inconnu s'est joint à eux. Lorsqu'il est survenu. Leur parole auparavant consistait en un ressassement. Un ressassement qui ne fait rien

avancer. Ce qui fait avancer dans la parole, c'est l'écoute. La parole, lorsqu'il y a écoute, se structure. Elle progresse. Elle transforme. Ici encore, il s'agit de nommer, mais de non pas seulement de nommer dans le vide, de nommer à quelqu'un. C'est cela la grande chose de la psychothérapie. Aussi de la cure d'âme, de l'accompagnement par un écoutant, par un accompagnateur ou une accompagnatrice qui écoute. Là, la parole s'adresse alors à quelqu'un. Elle trouve pour ainsi dire une caisse de résonance. Elle entre dans un silence attentif qui est tout tendu vers la parole et vers ce qui, à travers cette parole, veut surgir. Ce qui veut se dire, dans le sens d'une chose nouvelle. Dans le sens d'un accouchement à lui-même de celui qui parle. Dans le sens d'une naissance à un nouveau moi, au vrai moi. L'écoute est une condition essentielle à la parole, pour qu'il y ait parole. Pour que la parole soit parole et pas ressassement de la même chose. Pour que la parole soit passage de la mort à la vie, à la résurrection. Les écoutants sont rares. Dans l'Église comme ailleurs. Car pour pouvoir écouter, il faut soi-même avoir parlé. Il faut soi-même avoir été écouté. Il faut toujours soi-même à nouveau parler et être écouté. Pour pouvoir écouter, il faut être libre de soi. Il ne faut pas être sur la défensive, mais dans une attitude d'attention aimante, de présence à l'autre.

Je voudrais donner un exemple. Celui de la débaptisation. Il y a baptême là-dedans. Il y a aujourd'hui des gens qui demandent à être débaptisés. Ceux qui voient dans leur baptême comme enfant un viol qui leur a été fait. Certains voient déjà dans leur conception un viol. Dans cette protestation se dit une détresse. Lorsqu'on justifie, face à cette protestation, le baptême donné, on passe à côté du cri de détresse. On ne l'écoute pas. On l'étouffe. Rien de constructif ne peut alors se faire. Mais, si ce cri, « je veux être débaptisé », si ce cri rencontre un écoutant, une écoutante, alors il peut devenir un cri de naissance, de nouvelle naissance. Alors, à travers ce cri, le baptême peut, maintenant, advenir. On n'a pas besoin de rebaptiser alors, puisqu'on se rend compte que, c'est cela, la vérification du baptême, ce cri qui conduit de la mort à la vie, à la résurrection.

L'écouter d'Emmaüs, celui qui se joint à eux, est un ressuscité. Il n'y a pas d'écouter autre. Un écoutant, parce que ressuscité lui-même à son vrai moi, à sa vraie identité, même si chez nous, à la différence de Jésus, c'est là quelque chose qui est en train de se faire et qui est toujours seulement fragmentaire, qui est toujours un processus durant notre vie. L'écouter peut devenir, par son écoute, instrument de résurrection pour d'autres. Instrument de résurrection à travers la parole écoutée. L'écouter peut écouter, parce qu'il se place dans le silence d'Aleph. Aleph. Ce matin, ce mot est tombé deux fois dans la lecture du livre des Lamentations de Jérémie. Aleph, c'est la première lettre de l'alphabet hébreu. Je cite, avec le titre *Dans le silence d'Aleph*, un livre de Claude Viger, un Juif alsacien qui vit tantôt à Jérusalem, tantôt à Paris, tantôt dans son Bischwiller natal, en Alsace : « Aleph, la première lettre de l'alphabet hébreu, est aussi la première lettre du nom de Dieu, Adonaï. Le livre de la Genèse commence par la deuxième lettre de l'alphabet hébreu : beth ». Lettre que nous avons aussi entendue deux fois ce matin. « Béréchit, au commencement. Pourquoi ? demandent les rabbins. Pourquoi la bible ne commence-t-elle pas avec la première lettre de l'alphabet ? C'est que, avant le commencement, avant be-réchet, avant le beth, il y a le aleph, il y a Adonaï, Dieu. »

On ne peut être écoutant que dans le silence d'Aleph. On ne peut être instrument d'un nouveau commencement chez autrui qu'en se plaçant dans l'espace de l'écoute de Dieu. Dans l'espace dans lequel Dieu lui-même écoute. C'est pourquoi toute vraie écoute est une attention à Dieu. À l'écoute de Dieu. À l'écoute de l'écoute de Dieu. Le compagnon de route des disciples d'Emmaüs a, par son écoute, libéré la parole des disciples. Il a conduit cette parole, du ressassement stérile à autre chose. À la parole vraie. À la parole qui résonne dans le silence d'Aleph. À la parole qui prend conscience qu'elle parle dans un espace d'écoute. Les disciples d'Emmaüs font l'expérience que quelqu'un est avec eux. Le nom de Dieu qui est révélé à Moïse, dans le désert, selon Exode 3, c'est : Je suis qui je suis. Je suis avec toi. Et quand ce nom de Dieu remplit l'espace de l'écoute, alors il nous permet d'advenir à notre propre moi, de pouvoir dire nous-mêmes : je suis. Expérience d'une présence, de quelqu'un qui est présent à moi, et qui m'enfante dans mon être nouveau, qui me fait devenir moi. La vraie parole, la parole écoutée, c'est la parole qui devient présente à l'écouter. C'est la parole qui devient le lieu d'une présence à elle, de la présence au-delà de l'écouter, d'Adonaï, du silence d'Aleph, dont procède tout commencement, toute naissance, toute création. Et ensuite, que la voie est libre pour l'Écriture, pour comprendre l'Écriture. Maintenant le terrain est pour ainsi dire préparé. La soif de comprendre est née et on peut s'ouvrir à une parole qui va aider à dire le sens de ce qu'on vit. « Esprits sans intelligence, lents à croire tout ce qu'ont annoncé les prophètes. Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire. Et commençant pas Moïse, et parcourant

tous les prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures, ce qui le concernait. » Ne fallait-il pas ? Nous assistons ici à la conversion des disciples, à leur passage de certaines représentations qu'ils avaient jusque là de Dieu, à une nouvelle représentation de Dieu. Ils s'étaient attendus, comme beaucoup de leurs contemporains, à avoir un Messie-Roi, qui instaurerait la royauté sur terre, et voilà que Jésus était mort. Jésus leur interprète par l'Ancien Testament, les passages de l'Ancien Testament qui parlent du Christ à venir, en référant ces passages à Ésaïe 53 : le chant du serviteur souffrant. Il a porté nos souffrances. Il a pris sur lui notre péché. La souffrance qu'il a prise nous vaut la paix. C'est par lui que nous sommes justifiés. Le Messie, le Roi, explique Jésus aux disciples, c'est le serviteur de Dieu et le serviteur des hommes. Et c'est en étant le serviteur de Dieu et le serviteur des hommes qu'il est Roi, qu'il manifeste sa royauté sur les cœurs et qu'il fait surgir au milieu de la détresse humaine la puissance de vie. Dieu agit par le contraire de ce que nous attendons de lui. Nous attendons qu'il fasse des miracles spectaculaires. Or, il agit au ras de notre réel, en entrant dans notre souffrance, en nous aidant à endurer la souffrance et ainsi en l'ouvrant à Pâques. Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ?

Un dernier moment, dans ce récit des disciples d'Emmaüs. L'ouverture au partage. L'Écriture, ce n'est qu'une phase, qu'une étape sur le chemin des disciples. Comme la parole dite est une première étape. L'écoute, une deuxième. L'Écriture, une troisième. L'aboutissement de ce chemin, c'est la rencontre avec le Ressuscité. Nous ne croyons pas en fin de compte, simplement sur la parole d'autrui, en faisant foi aux apôtres. Nous croyons certes grâce à l'Évangile qui nous est annoncé, grâce au témoignage des apôtres, mais en rencontrant celui auquel renvoient les apôtres, le Christ vivant. Et les disciples se sont laissés préparer par tout leur chemin, qui les conduit de Jérusalem, lieu de la mort et déjà de la résurrection, mais sans qu'ils le sachent, à Emmaüs, lieu de manifestation pour eux du Ressuscité. Les disciples se sont laissés préparer pendant ce trajet, à s'ouvrir à cet inconnu qui les a accompagnés. Et ils l'invitent à rentrer avec eux alors que le jour décline. L'hospitalité, le partage, lieu ultime de la rencontre. Elle n'aurait pas eu lieu si, non seulement le cœur mais aussi la maison de ces disciples ne s'était ouverte à leur compagnon de route. Le partage, là où nous y sommes prêts, est déjà un signe de résurrection. Est déjà le signe du dépassement du non-dit, du dépassement du ressassement stérile. Le partage devient communion. Il devient enrichissement réciproque. L'écouter, le ressuscité, s'enrichit pour ainsi dire, de la détresse qui lui a été confiée, qui a été parlée, la détresse des disciples. L'écouter s'enrichit de la fracture, de la rupture, de la brisure de leur espérance. Eux, de leur côté, s'enrichissent de son écoute et de l'actualisation des Écritures. Et dans ce partage, qui conduit au partage du repas, ils le reconnurent à la fraction du pain. Ici, il y a plus que l'Écriture. Ici, il y a lui-même. Il y a celui dont parlent les Écritures, présent réellement. Emmaüs, Pâques, c'est quand la fracture devient fraction.

La reconnaissance du Ressuscité à travers la médiation. Donc, une reconnaissance indirecte, à travers l'écoute. C'est ce que ce récit nous dit aujourd'hui. À travers l'écoute de la détresse dite, exprimée, parlée. À travers d'une écoute de ce dire et d'une expérience de présence dans ce dire. À travers l'écoute par les écoutés de l'Écriture. À travers l'hospitalité accordée à la présence de celui qui est « Je suis avec toi ». À travers la place qui lui est faite dans le quotidien qui devient le lieu d'une fraction, le lieu où il est présent dans le repas célébré avec lui, en son nom, aussi dans le repas quotidien. On va ainsi de la reconnaissance indirecte à la reconnaissance directe.